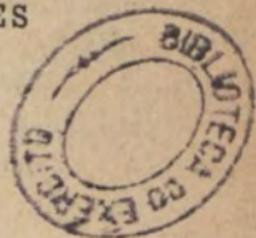


8

5101

## BARRAS ET SES MÉMOIRES

---



Au point de vue moral, la valeur d'un caractère se mesure à son degré de vice ou de vertu; la psychologie, elle, ne lui demande que d'être expressif en bien ou en mal, c'est-à-dire de résumer avec force les traits épars dans une quantité de types moyens. Rares dans la vie ordinaire, les types expressifs surgissent en grand nombre dans les temps de révolutions politiques et de crises sociales. Alors, la pression des événements oblige chacun à produire toute son énergie. Ce que la vie ordinaire comprime, les circonstances exceptionnelles le développent. C'est pour cela que les époques troublées de l'histoire, si pénibles à traverser pour les contemporains, sont si attachantes à étudier de loin. En France, la Fronde et la Révolution française ont mis en pleine lumière des hommes qui, sans de telles secousses, seraient restés eux-mêmes dans l'ignorance de leurs facultés.

Lorsque ces héros du bien ou du mal se mettent à

écrire, l'intérêt de leurs récits égale souvent celui de leurs rôles. Avec eux, le mot fameux se vérifie tout à fait : au lieu d'auteurs, on rencontre des hommes. C'est ainsi qu'un intrigant, et presque un criminel, le cardinal de Retz, le « petit Catilina », est devenu un grand écrivain. Encore celui-ci, formé aux lettres par l'état ecclésiastique, prenait-il la plume d'une main exercée. Mais l'homme d'action sans littérature peut, lui aussi, faire œuvre d'écrivain, en communiquant à sa manière d'écrire les qualités qu'il appliquait aux faits. Tel fut Monluc, type d'esprit militaire et de férocité. Très inférieur à Monluc, en bien comme en mal, et aussi écrivain de moindre importance, Marbot a dû sa réputation soudaine à ce qu'il enrichissait la littérature d'un type complet, le soldat du premier Empire, et qu'il écrivait comme il s'était battu, avec entrain et bonne humeur.

Un homme d'action peut même laisser une déposition intéressante en écrivant avec gaucherie. Il lui suffit d'y mettre une nature expressive d'une âme et d'un temps. Cette bonne fortune vient d'échoir à un coquin authentique, vicieux sans grandeur, docile aux faits et de facultés médiocres, mais placé en telle lumière et mêlé à de tels événements qu'il explique à lui seul beaucoup de caractères et d'existences. Je veux parler du vicomte de Barras, officier de l'ancien régime, membre des Assemblées révolutionnaires, général de guerre civile, concussionnaire insigne, débauché fameux et l'un des directeurs de la République française.



Ses Mémoires paraissent en ce moment, accompagnés par leur éditeur, M. George Duruy, d'un travail critique qui est un modèle du genre, par la loyauté des renseignements et la clarté des discussions <sup>1</sup>. Barras ne les a pas lui-même composés tout entiers, et c'est dommage, mais ils sont tels qu'il les a voulus. Parmi tous ceux que nous ont laissés la Révolution et l'Empire, il y en a de mieux écrits et de plus habiles. Il n'y en a guère de plus importants par eux-mêmes, ni d'aussi sincères, malgré le but d'apologie que poursuivait l'auteur. Très rarement on surprend Barras en flagrant délit de mensonge ou même d'arrangement. En ce cas, c'est la passion qui le trompe lui-même et non lui qui altère sciemment la vérité. Il n'y en a pas, surtout, qui donnent de leur auteur un portrait plus fidèle, et ceci va plaisamment contre le but de l'auteur, qui voulait se montrer en beau et se laisse voir tel qu'il est.

Issu de bonne noblesse provençale, et fort vaniteux de son origine, brave et doué d'un instinct de la guerre qu'il saura prouver, à Toulon et à Paris, Barras était entré tout jeune dans l'armée et avait fait campagne aux Indes. Venu en congé à Paris, il avait aussitôt pris goût à la vie de plaisir et donné

1. Voir, entre tous les articles suscités par cette publication, la discussion serrée et courtoise de M. F.-A. AULARD, dans la *Révolution française* du 14 juillet 1895.

sa démission, sous prétexte de désaccord avec son ministre, en réalité pour faire la fête. Il aimait les femmes et leur laissait de bons souvenirs; aussi avait-il déjà beaucoup de succès auprès d'elles. Il aimait l'argent, et en attendant de s'en procurer par le trafic de son influence ou la disposition des caisses publiques, il vivait de ce que lui envoyait une vieille parente. Entre autres fréquentations, on le voit à cette époque lié avec le couple Lamotte, qui combina l'affaire du Collier.

Lorsque la Révolution éclate, elle trouve Barras tout prêt à s'y jeter. Ce n'est certes pas un passionné de réformes, un de ces hommes à idéal qui veulent travailler au bien public d'après un système à eux. Ce n'est même pas un homme d'action qui aime agir pour agir. Il veut faire sa fortune, moins par ambition que par désir de jouissance. Il a du courage, du flair, de l'habileté, de l'activité, l'intelligence souple et vive du Provençal, quelque aptitude aux affaires. Il n'est pas méchant, mais il n'a de scrupules d'aucun genre; il fera du bien par goût, ou même par préférence, du mal par intérêt et sans remords.

Des hommes de sa caste, beaucoup sont acquis aux idées nouvelles et les servent contre leur intérêt personnel. Les uns, comme La Fayette, amoureux de popularité, mais épris de liberté, se mettront à la tête du mouvement et, avec un mélange de générosité et de maladresse, essayeront de le diriger en le modérant. D'autres, comme Custine, par une décision fort méritoire chez des hommes de leur ordre, placés entre le Roi et la France, choisiront la France

et serviront dans les armées nationales. Je prends à dessein parmi les soldats. Barras, noble d'épée, ne songe pas plus à défendre le Roi qu'à partir pour la frontière. Sa carrière à lui, c'est la politique. Il y débute en assistant à la prise de la Bastille, puis il court dans son département briguer un mandat électoral. Sa mère espère le retenir en le mariant, mais écoutez-le : « Le désir, si naturel dans un jeune homme, de se placer sur la scène même des grands événements, et peut-être d'y jouer un rôle, devait bientôt m'obliger à laisser ma jeune épouse près de ma mère. » Il devient administrateur du département du Var, y sert la Révolution, l'empêche de verser le sang lorsqu'il le peut, la laisse faire si les égorgeurs s'obstinent, et entre à la Convention, où il vote la mort de Louis XVI, car il se trouve « forcé, par l'engagement de tous ses antécédents, à prendre un parti décidé. »

Commissaire aux armées, il rencontre devant Toulon un capitaine d'artillerie, Bonaparte, qui lui plaît au premier abord. Petit, maigre, l'œil brillant dans une face brune, les traits nets et encadrés de longs cheveux, le jeune officier est dévoré d'ambition. Barras n'a pas assez de coup d'œil pour discerner le génie surhumain qui brûle dans cette âme, mais il connaît assez la guerre pour apprécier, chez son protégé, des talents qui lui semblent mériter de l'avancement. D'autant plus que le capitaine Bonaparte affiche des convictions très républicaines et fait activement sa cour aux représentants du peuple. Il veut monter, il ne sait pas encore jusqu'où, mais

le plus haut possible, et, s'il est d'une autre trempe que Barras, il n'a pas, lui non plus, beaucoup de scrupules. Barras l'élève en grade et lui donne un habit neuf. Le protégé est reconnaissant et obséquieux, le protecteur bienveillant et supérieur.

Ils se retrouvent à Paris et chacun d'eux reprend son rôle vis-à-vis de l'autre. Barras, très gros personnage depuis le 9 thermidor, président de la Convention, commandant en chef de l'armée de l'intérieur au 13 vendémiaire, prend Bonaparte comme aide de camp, lui sert de témoin lorsqu'il épouse Joséphine, qui avait été l'une de ses nombreuses bonnes fortunes, à lui Barras, enfin lui fait donner le commandement de l'armée d'Italie. Les deux hommes se séparent alors; c'est la fin de leur amitié. Tandis que Bonaparte commence une épopée, Barras devient l'un des cinq directeurs de la République et exécute le coup d'État du 18 fructidor. Bonaparte revient d'Italie, suspect aux directeurs, surtout à Barras, et part pour l'Égypte. Au retour, il renverse, le 18 brumaire, Barras et ses collègues. Barras, riche de ses voleries, se retire dans son château de Gros-Bois. Son rôle politique est fini. Conventionnel, régicide et mitrailleur des sections royalistes au 13 vendémiaire, il essaiera vainement de rentrer en scène comme conspirateur légitimiste. Il n'aura plus d'autre occupation que de cuire ses rancunes et d'écrire ses Mémoires.



Ceux-ci ont naturellement pour but de justifier son rôle politique. Ils sont à la fois naïfs et roués. Barras ne souffle mot de sa vénalité et de ses gaspillages; sans doute parce qu'il n'y avait rien à faire contre une réputation trop bien établie. Mais, n'en disant rien, il ne ment pas. Pour sa participation aux événements, s'il la présente sous le jour qui lui semble le plus favorable, il ne la dénature pas. Il raconte les faits tels qu'ils se sont passés; il se contente de les interpréter. En bien des points il donne des détails précieux, découvre des ressorts cachés, détaille les causes et la marche des grandes journées auxquelles il a pris part. Ses comptes rendus des séances du Directoire sont un document de premier ordre. Sur la faiblesse originelle de ce gouvernement, ses tiraillements intérieurs, la médiocrité et l'égoïsme de presque tous ses membres, le désarroi de ses délibérations, l'émiettement du pouvoir et la désorganisation de la France entre ses mains, il nous apprend beaucoup et nous donne une forte leçon d'histoire; il ajoute à la connaissance des hommes et à celle des gouvernements. Ce qui l'égaré, c'est qu'il a les vues courtes, qu'il est égoïste, vaniteux, surtout envieux, qu'il ramène tout à sa médiocre mesure et que, ce qui le dépasse, il n'y comprend rien.

Il n'a pas su deviner le génie de Bonaparte et prévoir qu'un tel homme confisquerait la Révolution

à son profit. Tant qu'il s'est cru supérieur à lui, non seulement par le rang ou le grade, mais par nature, il l'a protégé. Qu'était-ce que ce petit officier, cet aide de camp, ce militaire désireux d'avancer, auprès du tout-puissant politicien, général en chef à ses heures, du vainqueur de Robespierre, du président de la Convention, du membre le plus puissant du Directoire, de celui qui hésitait entre le rôle de Cromwell et celui de Monk?

Bonaparte recevait donc de la main de Barras les commandements dont Barras ne voulait plus, la femme dont Barras avait assez. Et voilà que, rapidement, l'officier de fortune grandit, dépasse Barras d'une hauteur inquiétante, puis écrasante, se révèle grand homme de guerre, traite avec l'Autriche, malgré le Directoire, conquiert l'Égypte, enfin met Barras à la porte du pouvoir, pour toujours! Barras est stupéfait; surtout, il ne comprend pas. Ne lui demandez pas de mesurer lui-même toute la distance qu'il y a de Barras à Bonaparte. Peu d'hommes, portés par le caprice de la fortune à la hauteur de Barras, auraient assez de sens et de détachement d'eux-mêmes pour faire à leur détriment une pareille comparaison. Mais, rendu à la vie privée et obligé de renoncer à toute ambition, avec sa pratique des affaires et son habitude de la guerre, au moins de la guerre civile, Barras aurait pu, dès lors, reconnaître le génie politique et militaire de son ancien protégé. L'envie l'aveugle. A la rigueur, il convient que Bonaparte est un grand homme de guerre, et encore! Il épilogue, atténue et fait des réserves.

Il espère donc, en écrivant, prouver que la fortune a été doublement injuste, par l'élévation de Bonaparte et la chute de Barras. Cette espérance le soutient dans la retraite; elle lui tient lieu de résignation. Par la plume, il se met au premier plan, en belle posture, et repousse Bonaparte dans l'ombre, un Bonaparte vil et bas. Il s'efforce de détruire la légende de Toulon et celle de vendémiaire; il essaye de déshonorer Bonaparte par la femme qu'il aurait voulu épouser, la Montansier, une vieille actrice, et par celle qu'il a épousée, Joséphine de Beauharnais, une aventurière déclassée.

A-t-il menti dans tout cela? Non, il s'est mépris sur lui-même, par vanité, et il a diffamé les autres sans intelligence. Pour Bonaparte, on le voit assez dans le rôle que Barras lui prête à Toulon et à Paris. C'était un ambitieux, et l'ambition pressée n'est pas difficile sur le choix des moyens. Il a donc flatté Barras, les représentants, leurs femmes; il a « poursuivi Mme Ricord de tous les égards, lui ramassant ses gants, son éventail, lui tenant la bride et l'étrier avec un profond respect, l'accompagnant dans ses promenades à pied, le chapeau à la main, paraissant trembler sans cesse qu'il ne lui arrivât quelque accident ». Il a fait tout cela, quitte à se moquer de lui-même et de ceux qu'il flattait. Admettons même, à la rigueur, quoique M. George Duruy s'en indigne, que le rôle de Bonaparte au siège de Toulon et en vendémiaire ait été grossi, au détriment de Barras. Tout cela importe peu. Ce n'est pas dans le détail que Barras se trompe, c'est au total. Il ne comprend

pas qu'un Bonaparte doit être jugé en bloc. Son protégé serait un ambitieux et un intrigant vulgaire, un sous-Barras, que de tels moyens de parvenir exciteraient mépris et pitié. Il est devenu le plus grand homme de son siècle. Dès lors, la misère de ses débuts, au lieu de l'abaisser, le grandit. Elle fait accuser non pas lui, mais la destinée et le temps. Le seul point, à mon avis, où Barras, je ne dis pas ment, mais se trompe tout à fait, c'est lorsqu'il croit Bonaparte informé de la conduite de Joséphine avant le mariage. Un amoureux n'a pas de ces indulgences ni de ces dissimulations; et Bonaparte aimait de tout son cœur.



Au demeurant, le témoignage de Barras sur Joséphine n'est que trop acceptable. Ce serait donquichottisme que de la défendre contre lui. Il est aussi fat avec les femmes que vaniteux avec les hommes; mais, même avec de tels don Juan, s'il y a des suffisances qui sentent l'exagération ou l'invention, il y a des scènes dont le rapport sonne vrai. Ainsi, l'abominable double jeu de Joséphine au moment de son mariage et la visite qu'elle fait à Barras, tandis que Bonaparte attend dans l'antichambre. Car Joséphine a dû aimer Barras; les Joséphine préfèrent toujours les Barras aux Bonaparte. Elle a dû dire à Barras ce qu'il rapporte ou quelque chose d'approchant : « Du moment que je n'aime pas Bona-

parte, vous entendez que je puis faire cette affaire : c'est vous que j'aimerai toujours, vous pouvez y compter. Rose (c'était un de ses prénoms) sera toujours à votre disposition, quand vous lui ferez un signe... Quand on a aimé un homme tel que vous, Barras, peut-on connaître au monde un autre attachement? »

Barras aime les femmes et les méprise. En cela, cet homme d'ancien régime a bien les sentiments du dernier siècle à son déclin. C'est un roué, et comme un personnage de Laclos, il applique à l'amour la sécheresse dont se faisaient honneur les hommes à bonnes fortunes. Quoiqu'il professe quelque part que l'amour doit « consister dans la réciprocité des sensations agréables », le plus vif plaisir du commerce amoureux consiste, pour lui et ses pareils, à duper sans être dupe. C'est agir en homme fort, et Barras se croyait un homme supérieur.

Conteur de faits intéressants par eux-mêmes, Barras manque d'esprit et d'originalité dans l'expression, mais il écrit avec agrément, et parfois, le sujet aidant, avec supériorité. Son style, tel qu'on le voit dans ce qui est tout à fait de lui et à travers les arrangements de Rousselin de Saint-Albin, est diffus et empêtré dans la phraséologie du temps; pourtant on ne trouverait pas dans les chefs-d'œuvre des mémorialistes, chez un Retz ou un Saint-Simon, de scènes plus fortes ou plus amusantes que la visite de Barras chez Robespierre, celle de Mme de Staël à Barras en faveur de Tal-

leyrand, celle de Talleyrand à Barras, lorsqu'il entre au ministère, et son cri du cœur : « Il faut y faire une fortune immense » ! Voyez aussi le départ de Talleyrand, après avoir assisté au coucher de son protecteur : « Mes gens, qui l'éclairèrent, me racontèrent qu'il voulait tous les embrasser; il n'y eut pas jusqu'à mon portier dont il ne serrât affectueusement la main ».

Pour quelques autres encore, Barras nous fait pénétrer profondément dans la connaissance de leur caractère et de leur rôle. Il n'a pas été seulement spectateur des événements; acteur lui-même, il est monté sur la scène, il a pénétré dans les coulisses et les loges. Même avec ceux qu'il n'aime pas et qu'il dénigre, après les avoir poussés à la mort, comme Robespierre, ou à l'exil, comme Carnot, il sait observer et retenir. Sur la tête de chat-tigre, la morgue et l'orgueil de Robespierre, sur les petitesses et les défaillances de l'honnête Carnot, il a des touches qui précisent avec force les physiologies.

Ainsi, cet homme médiocre, ni homme d'action, ni écrivain, jouisseur et égoïste, avec ses qualités de second ordre et ses vices bas, ce débauché vantard et ce pillard effronté, doit aux événements qu'il a traversés et aux secousses qu'il en a reçues d'avoir laissé des mémoires de grand intérêt et de vif amusement, avec, çà et là, des pages supérieures. Écrivant pour donner le change sur lui-même à la postérité, il n'y a pas plus réussi que Talleyrand; mais, plus naïf que cet autre fourbe,

ne sachant pas mentir avec autant d'adresse, et dominé par les faits qu'il raconte au lieu de les dominer, il doit à cette qualité et à ce défaut un mérite que n'a pas Talleyrand, celui d'entrer en bon rang dans le groupe des mémorialistes français et d'apporter à l'histoire un témoignage de premier ordre.

1<sup>er</sup> août 1895.

